

Abbé André Quenum : l'épi qui a germé dans l'Eglise au Bénin

Dr Cosme Zinsou QUENUM
SOCIO-POLITOLOGUE
CHERCHEUR EN
SCIENCES HUMAINES

La nouvelle de la subite disparition de l'Abbé André Quenum, directeur de publication du journal *La Croix du Bénin*, s'est répandue avec tant de remous qu'on ne cesse de s'interroger sur la cause réelle de sa mort prématurée. Or entre rumeurs et vérité, le fossé est toujours si grand qu'on ne peut qu'être tenté de reléguer la question au rang d'un mystère. Mais y a-t-il jamais de mystère au Bénin ? Curieuse interrogation ! Il paraît que les Béninois excellent dans l'art de la communication au point qu'ils sont capables de manipuler l'information et de rendre les rumeurs crédibles parce qu'elles finissent toujours par se confirmer. Un étonnant fait de société ? C'est, de toutes manières, un plus grand mystère qui défie la logique des hommes. Et si seulement l'on pouvait appeler Apollon à la rescousse pour qu'il insuffle à sa prêtresse la divine intuition de révéler les énigmes les plus perverses du monde... on s'en contenterait mieux. Mais nous entrons ici dans un domaine réservé : la mort d'un prêtre, apôtre de Jésus-Christ ; toutes les considérations matérielles et terrestres importent peu, l'esprit de sacrifice que le Maître lui-même a donné en exemple l'emporte sur tout. Comme disait Saint Augustin, « La vie est un combat dont les palmes sont aux cieux ». Or, voilà que l'homme de la rue, excédé, courbé sous le poids des vicissitudes accablantes de la vie de chaque jour, me tient un propos acerbe et angoissant : « Ne parlez pas politique au Bénin, elle tue ». C'est à croire que si l'on organisait un sondage d'opinions dans le pays sur le décès du Père André Quenum, sa renommée d'homme de presse, son courage, sa ténacité à vouloir proposer ou même trouver des solutions et des réponses adéquates aux problèmes douloureux qui sévissent dans le pays viendraient largement en tête des idées favorables à sa perte. Ma réaction toute simple revient alors à me demander si « la démocratie elle aussi tue au Bénin ». Si oui, c'est que nous ne sommes pas démocrates. Que nous reste-t-il donc des vestiges de la Conférence nationale de 1990 qui a ouvert l'ère d'une politique nouvelle dans notre pays et nous a permis d'inaugurer la démocratie en Afrique ?

Ces questions autorisent à voir les ennemis de la démocratie



Abbé André S. Quenum

censés se dresser sur le chemin de l'Abbé André Quenum, respectueux de l'éthique du journaliste lié par un pacte social tacite avec le peuple de ne lui servir sur un plateau en or que la seule vérité. Clithène, l'un des prêtres fondateurs de la démocratie grecque ne punissait pas de mort ses adversaires antidémocrates. Ils étaient frappés d'ostracisme et mis au ban de la Nation. Montesquieu, le célèbre auteur de *L'Esprit des lois*, fasciné par le principe de la séparation des pouvoirs pratiqué en Angleterre et sur lequel il faisait reposer la base de la démocratie où « le pouvoir arrête le pouvoir », distinguait à son époque trois régimes politiques affectés de sentiments humains : la monarchie répondait à l'honneur, la démocratie à la vertu et le despotisme à la crainte. Si donc l'homme de la rue béninois éprouve la crainte de parler politique, c'est bien que le Bénin vit à l'heure du despotisme et non à celle de la démocratie.

Or, comment l'Abbé André Quenum, un homme de formation journalistique, un homme de foi, animé de principes moraux chrétiens dont il avait fait le guide de sa vie spirituelle, pouvait-il se permettre de basculer dans le camp du despotisme ? Eh bien, pour son respect de la libre citoyenneté, par son engagement à prendre le parti des déshérités et à se ranger du côté des plus pauvres, il ne pouvait qu'être démocrate, et il l'était. Nul doute que ses acquis religieux l'eussent aidé à s'appuyer sur le principe de base de la démocratie : la vertu, la disposition permanente à faire le bien, la « sapientia » (la sagesse) des grecs pour conduire

le peuple tout court, ni païens, ni « brebis égarées » à Dieu : « vous qui avez faim, vous qui n'avez rien, venez à Dieu. Il vous rendra justice » dit la chanson.

A la réflexion, ne semble-t-il pas loisible de se demander si l'Abbé André Quenum n'avait pas hérité sa vocation politique de ses ancêtres qui s'illustrèrent dans l'histoire par leur brillante carrière politique ? Originaires de Wémè-Djigbé et issus de la lignée des forgerons, les Ayatô, ces descendants du Roi de Tosso émigrèrent vers les régions situées à l'intérieur des terres au centre du pays, dans la direction du royaume de Dahomey. Après un long périple, ils firent halte à un lieu où ils élirent leur fief : Zado auquel ils confèrent tous les traits d'une royauté suprême. Ils bâtirent alors une superbe cité élevée sur une forteresse militaire solide et fournirent au royaume d'Abomey les corps des Dava et des Assouka. Un des leurs, célèbre homme d'affaires, accéda à la cour royale d'Abomey grâce à l'union matrimoniale d'une de ses cousines avec le roi Ghézo. Selon l'usage consacré de l'époque, les rois choisissaient un nom d'investiture au moment de leur intronisation ; c'étaient leurs « noms forts », souvent tirés d'une devise narguant leurs adversaires. Le nouveau venu à la cour, peu préoccupé par une quelconque adversité mais plutôt par l'avenir de sa progéniture, choisit comme nom fort « Houénou », enrobé dans une formule, fort expressive : « Azanmado li Houénou » : le semeur qui cultive son champ sait le moment précis où il enfouit sous terre l'épi (li), mais ignore la date de sa matu-

ration. Autrement dit : « Je rêve d'une descendance riche, illustre et prospère, mais je ne peux prévoir quand elle portera le fruit de mes espérances ». Houénou gravit admirablement les marches d'une ascension sociale fulgurante : il devint conseiller du roi, son cabécère, son ministre du Commerce (Ahissigan), et s'installa à Ouidah. L'un de ses fils aînés, Azehoungueté Kpadonou Houénou, sera le premier ministre du roi Glèlè. Leurs contacts avec les commerçants européens transformèrent le nom Houénou en Quenum et Houénou devient aujourd'hui l'ancêtre éponyme des Quenum. Porté en esprit durant des générations par ses illustres ancêtres, l'Abbé André Quenum répondait à l'appel du sang. C'était l'épi du semeur Houénou qui avait germé dans l'Eglise du Christ au Bénin. Comment peut-on l'empêcher alors de parler politique ?

La famille, Quenum a perdu en cinq mois deux de ses fils : l'Abbé Alphonse et l'Abbé André Quenum, tous deux unis de leur vivant par le même ancêtre éponyme : Houénou, par le sang, une fonction sacerdotale assumée avec dévotion, un intellectualisme actif et décisif à servir la foi en engageant l'Eglise à se rapprocher de plus en plus des fidèles plus ou moins égarés dans le dédale de la vieille querelle qui sépara l'Eglise de l'Etat au XIX^e siècle en France et que les autorités du Vatican ont longtemps avalisée. Mais ces deux prêtres venaient de s'unir dans la mort, l'Abbé se sentant saisi par le malaise qui devait l'emporter le jour où l'Association familiale des Quenum de France (Asfaq)

faisait dire à Paris une messe de requiem pour le repos de l'âme de l'Abbé Alphonse.

Avec le « Printemps de l'Eglise », le message de certains mouvements de contestataires chrétiens semblait être entendu : la seule chance de salut pour l'Eglise, « c'est d'évaluer afin de rendre ses formules perméables aux consciences modernes ». Les efforts des Abbés Alphonse et André Quenum de se faire entendre dans l'arène des faits politiques, ce qui ne fut pas jadis un lieu commun pour les membres d'un clergé musclé et aguerris contre la discipline du silence censée leur ouvrir à tout jamais la porte du ciel, ne seront pas vains, si nous savons entendre du haut des cieux la voix de Saint Jean-Paul II nous répéter : « N'ayez pas peur ! » Et l'on convient à présent que l'Abbé André n'avait pas eu peur jusqu'à la fin de sa vie puisqu'il refusait de se taire. Car pour lui, se taire, c'est être complice de l'avanie dont souffrait et souffre encore le peuple béninois. C'était même conspirer contre l'histoire si l'on omettait de s'interroger sur l'avenir des générations futures. N'y a-t-il pas là un signe précurseur de la mise en chantier de l'inculturation inscrite actuellement à l'ordre du jour de l'Eglise ?

Net'en va pas, citoyen André, ne t'en va pas, messenger du peuple ! Car la démocratie frappe toujours aussi fort à ta porte. Et si cela ne dépendait que de toi et de toi seul... Hélas, te voilà au pays d'où l'on ne revient plus.

Nymphes en tes raisons, souviens-toi, en gravissant les marches qui conduisent de l'empire des ombres à la lumière éternelle que tu as accompli avec dignité et fierté la mission que tu as reçue du Sauveur des hommes.

Que reste-t-il donc à nous autres encore vivants ? Des raisons de vivre, de croire et d'espérer. Et par son mot célèbre, Gandhi nous en avait donné la juste mesure pour poursuivre le combat de la vérité : « Quand je désespère, je me souviens que tout au long de l'histoire, il y a toujours des tyrans et des assassins qui ont régné. Pendant un temps, ils peuvent nous sembler invincibles, mais à la fin, ils tombent toujours. Pense à cela, pense toujours à cela ! »

Béninois, nous pensions déjà à cela, nous penserons toujours à cela

Adieu va ! Abbé André Quenum. Ayatôvi Djigbénu. Entre dans la joie du Père et sois-en honoré !

Yonlonfoun

Photo La Croix du